Chapitre 1

Juin 1991
Maxine

Encore une découverte macabre.

Les œufs pondus par la tortue sont encore présents dans le trou creusé par l'animal. Du sable et des cailloux parsemés de sang sont visibles. Nous sommes arrivés sur l'île de la Réunion il y a quelques jours et, aujourd'hui, nous allons tenter d'arrêter des braconniers dans la réserve marine¹.

Moi, c'est Maxine et je suis bénévole dans l'association « *La vie, les animaux* », se situant à Lyon, ainsi qu'une fervente défenseuse de la faune. Je suis la plus jeune, avec mes 20 ans par rapport à mes pairs qui ont aux alentours de 45 ans. Je ne pouvais pas rester les bras croisés pendant que des milliers d'animaux se faisaient massacrer pour leur viande, leur peau ou encore leurs défenses.

Seuls Alain, Daniel, Marcus et moi-même sommes présents. Certains sont restés en France, alors que d'autres membres nous rejoindront bientôt pour d'autres missions.

Afin de préserver la réserve marine de l'île, ce soir, nous nous planquons munis de jumelles à vision nocturne pour les prendre en flagrant délit de braconnage. Nous sommes soutenus par la police du pays, les Rangers et les écogardes² locaux.

En attendant avec les gars, nous allons jeter un coup œil à l'endroit où nous nous cacherons afin d'être prêts pour ce soir.

La préparation est la clef de la réussite.

Quand une tortue se fait enlever, les œufs finissent par pourrir sur la plage. Leur viande est revendue jusqu'à 40 € le kilo au marché noir. Oui, tuer et massacrer des espèces protégées juste pour de l'argent est un véritable business juteux.

Malheureusement, le gouvernement et le préfet s'en lavent les mains. À cause du manque de moyens humains, le flagrant délit est compliqué. Et nous ne sommes pas les bienvenus partout.

Du sable à perte de vue et des dizaines de palmiers accompagnent le paysage sublime de la plage. Un endroit rêvé pour bronzer ou profiter de la faune marine en temps normal. Nous sommes en hiver³, où les températures sont un peu plus fraîches. Tant mieux, ainsi j'évite la chaleur étouffante. Il faudra que je vienne en dehors de ces arrestations musclées profiter de l'environnement et de l'eau puisqu'en ce moment, elle avoisine les 24 degrés. En pleine nuit, on pourra se cacher derrière les palmiers, cela fera l'affaire. De toute façon, nous n'avons pas le choix, il n'y a pas d'autres planques plus près de la mer. Il faudra qu'on intervienne au bon moment pour choper ces sales gouapes⁴.

23 h, je planque avec Marcus, un homme blond, barbu possédant une queue-de-cheval. Il me fait toujours penser à un viking, mais malgré son physique impressionnant, c'est un gros nounours.

Alain et Daniel, planquent ensemble 5 mètres plus loin. L'un est rouquin, devient rouge comme une écrevisse dès que les températures grimpent un peu, il n'est pas vraiment dans son élément ici, mais il a tenu à venir. L'autre, originaire de cette île, nous accompagne, une évidence pour lui.

Silence.

¹. À noter que la réserve marine à l'île de la Réunion a été créée en 2007 seulement, mais pour le récit, je l'écris bien plus tôt.

². Les agents écogardes ont pour mission de surveiller et contrôler les actions de gestion des différents sites de l'île.

³. De mai à novembre (ou octobre, selon les sites), c'est l'hiver austral.

⁴. Gouape signifie voyou.

Un bruit de moteur rompt le calme environnant. Je regarde en direction de la mer avec mes jumelles. Un petit bateau gonflable à moteur glisse sur l'eau. Ils sont trois. Quand ils arrivent enfin près de la plage, le bateau s'immobilise. Alors que l'un d'eux reste dedans, les deux autres se dirigent vers le rivage réduisant la distance entre l'animal et l'eau.

— On attend encore, chuchoté-je à Daniel dans mon talkie-walkie.

— Dès qu'ils sont prêts à l'attraper, on passe à l'action.

Les braconniers mettent les pieds sur le sable. Je braque mes jumelles sur le nid de la tortue qui est immobile. Ils approchent encore.

Mon cœur bat la chamade de stress. J'espère qu'on pourra les attraper et qu'ils paieront. Ces hommes me donnent envie de gerber, je voudrais parfois leur faire subir ce qu'ils font subir à ces animaux protégés.

300 mètres.

100 mètres.

30 mètres.

10 mètres.

Ils sont devant l'animal, l'un surveille le lieu en fixant l'endroit où nous sommes cachés. Sacrebleu ! Ne me dis pas qu'il nous a repérés. J'ai l'impression qu'il me sonde.

L'autre se met à genoux et tend les bras vers la tortue pour l'attraper. Son collègue tourne la tête vers son pote et je respire de nouveau.

— Maintenant, ordonné-je à mon ami réunionnais.

Nous sommes quatre sportifs, aucun souci pour courir à leur rencontre.

Malheureusement, ils sont plus rapides que nous et font demi-tour dès qu'ils nous entendent arriver. Ils ont les pieds dans l'eau et courent comme ils peuvent vers le bateau. L'eau claque sous nos pas, les braconniers sont déjà partis. Mon point frappe la mer d'énervement.

— Merde ! On était à deux doigts de les avoir.

Daniel pose une main réconfortante sur mon épaule. Il connaît mon amour pour les animaux, ma sensibilité et il a conscience que cet échec va me bouffer des jours et des jours. Je vais ruminer des heures avant d'essayer de tourner la page afin de préparer notre prochaine présence coup de poing.

Je soupire de désespoir.

— Allez, ne culpabilise pas. La prochaine fois sera la bonne.

Je lui souris, il a raison. Ça me bouffe de ne pas pouvoir faire plus.

— Au moins, Maxine, la tortue est saine et sauve. Viens, allons voir comment elle va, m'invite Daniel.

Marcus hoche la tête. C'est un homme qui n'est pas très causant. Ses regards, ses actes, ses gestes en disent plus que des paroles.

Nous nous dirigeons tous les quatre vers l'animal qui est bel et bien vivant. Elle surveille ses œufs comme si le danger n'avait jamais été présent.

— Rentrons, nous ne pourrons plus rien faire, me dit le viking.

Ils me connaissent, ils savent déjà ce que je vais leur répondre.

— J'arrive, laissez-moi 10 minutes.

Les gars hochent la tête, savent que j'ai besoin d'essayer mes larmes d'avoir échoué, seule face à la mer calme de cette nuit.

Chacun pose une main bienveillante sur mon épaule en me la serrant légèrement, signe de leur soutien. Marcus m'embrasse sur ma joue droite. Il fronce les sourcils et me pose la question silencieusement.

— Ça va aller, ne t'inquiète pas.

Ils s'en vont. J'attends que mes collègues et amis soient loin pour que mes larmes coulent enfin.

Je ferme les yeux et laisse ma peine m'abandonner. Ça me brise le cœur quand je vois ce que les humains sont prêts à faire à des êtres sans défense. Des images reviennent et me brûlent la rétine. Dauphins, éléphants, tigres, chiens, oiseaux, aucun n'est à l'abri des cerveaux psychopathes sans

émotion des hommes qui aime tuer. Des sourires sadiques d'avoir réussi, des rires apathiques et de la fierté d'avoir abattu des animaux sans pitié.

Comment peut-on vivre avec tous ces morts sur la conscience ?

Ce sont des hommes qui ont des femmes, des enfants.

Comment peuvent-ils faire semblant ?

Comment peuvent-ils se regarder encore dans une glace ?

Comment les familles peuvent-elles vivre avec un monstre pareil ?

Mes poings se ferment tout seuls, de colère, d'amertume et d'impuissance.

Je hurle.

Hurle tout ce qui m'afflige.

Hurle tout ce qui me torture.

Hurle mon dégoût, ma haine, ma rancœur.

Même si on en sauve, jamais on ne pourra secourir toute la faune. Des milliers d'animaux subiront toujours des tortures, des violences de personnes inhumaines.

Un craquement derrière moi résonne, je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qui vient me voir. Combien de temps s'est-il écoulé depuis le sauvetage ?

C'est Marcus.

J'essuie mes larmes, même si c'est inutile.

On a passé des heures ces deux dernières années à pleurer devant des cadavres mutilés, à faire des centaines de plans pour sauver des animaux en Afrique avec les éléphants, les rhinocéros ou même des tigres que les riches aiment avoir en guise de tapis, tout ça pour montrer leur puissance, leur fortune. Les otaries ou les baleines pour leur graisse ou encore les dauphins à cause des pêcheurs.

— Je savais que tu serais encore là.

— Je savais que tu viendrais me voir. Tu fais toujours ça.

— Je sais. Mais, malgré ce que tu dis, ta peine est grande et nous bouscule tous. Tu cries silencieusement ta tristesse.

— Je sais que je devrais arrêter mon combat pour la protection des animaux, cela me bouffe trop. Ça me prend aux tripes trop violemment. J'ai de plus en plus de mal à me remettre de ces violences, mais c'est plus fort que moi...

— ... Il faut que tu le fasses, achève Marcus.

Je tourne ma tête vers l'homme qui se tient à mes côtés. Son regard est fixé vers la mer, les mâchoires contractées. Une larme coule sur sa joue, lui aussi souffre.

Mais, si on abandonne, qui les sauvera ? Qui les protégera ?

Il pivote la tête vers moi et ses yeux plongent dans les miens, nous restons quelques secondes ainsi. Je clôture par un sourire.

— Viens, rentrons, allons boire un verre et allons nous coucher. Nous reprenons l'avion dans l'après-midi pour la métropole et nous devons être en forme.

— Tu as raison, Maxine.

La mer est bientôt dans notre dos et nous rentrons à l'hôtel.